

INTERVIEW
STÉPHANIE BUI



PHOTO YANN MONEL

Gilles Clément aime se présenter comme «jardinier». Pédagogue inspiré, il nous ramène vers l'essentiel: notre lien sensible au vivant, fragilisé car enrégimenté par la quête de la maîtrise de la nature inhérente au

processus de la modernité. Figure incontournable de la création contemporaine, cet ingénieur horticole, paysagiste, écrivain, également enseignant à l'École Nationale Supérieure du Paysage à Versailles, aborde le paysage tant dans sa dimension biologique que sociale et économique. Car Gilles Clément explore le paysage comme mani-

festation de la relation des sociétés humaines avec les éléments naturels, au-delà de l'expérience esthétique et sensible. Pour cette interview abécédaire, nous sommes partis de l'un de ses concepts phares: le Jardin Planétaire, un «projet politique d'écologie humaniste».

ILLES CLÉMENT

Une manière poétique de résister en jardinant.

A COMME animaux

SB: Parce que le rapport aux animaux évolue dans nos sociétés, avec notamment un essor du militantisme vegan soutenu par l'idéologie antispéciste. Vous qui êtes immergé dans le monde du vivant, que pensez-vous de l'évolution de ce rapport aux animaux ? Comment pourrait-il agir sur notre rapport au vivant ?

GC: Nous sommes des animaux. Contrairement aux végétaux - tous capables de produire leur nourriture à partir de l'énergie solaire et de quelques sels miné-

raux - nous dépendons de la diversité sans laquelle nous ne pourrions vivre. Nous utilisons les animaux comme nourriture possible mais leur rôle dans l'équilibre global est plus important que leur valeur nutritionnelle. Ils participent de l'équilibre des écosystèmes, notamment les insectes. L'exploitation animale pose problème. À égale quantité de protéines il faut une surface de terre agricole quatorze fois plus grande si ces protéines sont issues de bovins que si elles proviennent de végétaux.

J. COMME joie

SB: Parce que vous parliez du jardinier comme « Magicien », lors de votre leçon inaugurale de la chaire Création artistique au Collège de France durant l'année 2011-2012... Comment la joie se manifeste-t-elle pour vous, jardinier, à qui la saisie émerveillée du monde est à portée de main ?

GC: La joie au jardin ne procède pas d'une victoire issue d'une politique de la performance. Elle vient du simple bonheur d'exister en équilibre avec un ensemble vivant et de s'étonner de sa puissance inventive.

R COMME résistance

SB: Parce que jardiner, c'est résister, selon vous. Résister en facilitant la culture de l'autonomie du vivant, et non en recherchant sa maîtrise en dépit de l'intelligibilité du contexte. Une posture de « faire avec plutôt que contre la nature », expliquez-vous. Pouvez-vous nous raconter l'histoire de votre Jardin d'orties, votre premier jardin emblématique de résistance, et comment il vous aurait éventuellement inspiré pour les projets suivants ?

GC: Le Jardin d'orties de Melle répond à une commande pour sa Biennale d'art contemporain sous la direction de Dominique Truco en 2007. Je n'aurais pas créé ce jardin s'il n'y avait pas eu la loi dite « d'orientation agricole », votée un an plus tôt. Au nom de la santé cette loi interdit l'usage des PNPP (Produits Naturels Peu Préoccupants) dont fait partie le purin d'orties. En réalité il s'agit d'une loi d'interdiction à la gratuité. Tout

D. COMME diversité

SB: Parce qu'au cœur du jardin se trouve le brassage biologique et culturel dans le contexte de la mondialisation... En quoi la notion de diversité est-elle clé pour appréhender un jardin ?

GC: Le seul proverbe que j'utilise vient du monde paysan : « On ne met pas tous ses œufs dans le même panier ». Si le panier tombe, on a tout perdu. L'accord donné à l'usage des néonicotinoïdes pour sauver les pauvres milliardaires sucriers d'une attaque de pucerons sur leurs betteraves en est une illustration. Monoculture stupide et dangereuse. Ce que nous cultivons et que nous élevons dépend de la diversité ambiante parmi laquelle se trouve les « auxiliaires » du jardinier, c'est à dire des espèces qui interviennent de façon positive sur ces cultures et ces élevages. Nous dépendons tous de la diversité. Sans les milliards de bactéries qui nous habitent nous n'existerions pas.

jardinier peut fabriquer son « purin d'orties » et le répandre sur son jardin afin de renforcer l'immunité des plantes traitées et éviter ainsi une dépense de produits chimiques destinés au traitements sanitaires et à l'engrais. Utilisées depuis la nuit des temps ces substances issues de fermentations végétales (orties, prèles, consoudes...) n'ont jamais causé de maladies. À Melle il y avait un champ d'orties en contrebas de la ville, fa-

cile à utiliser pour faire ce jardin. Chemins tracés dans les orties. Terrasse avec filtre géant pour montrer comment on procède et parler de ce produit aux visiteurs à qui on donne une bouteille de purin chaque jour du marché.

“ LE SEUL PROVERBE QUE J'UTILISE VIENT DU MONDE PAYSAN : « ON NE MET PAS TOUS SES ŒUFS DANS LE MÊME PANIER ». SI LE PANIER TOMBE, ON A TOUT PERDU. L'ACCORD DONNÉ À L'USAGE DES NEONICOTINOÏDES POUR SAUVER LES PAUVRES MILLIARDAIRES SUCRIERS D'UNE ATTAQUE DE PUCERONS SUR LEURS BETTERAVES EN EST UNE ILLUSTRATION. MONOCULTURE STUPIDE ET DANGEREUSE. ”

COMME Interactions

SB: Parce le jardin évolue, rappelez-vous par « *la compréhension des mécanismes d'interactions entre des plantes, des animaux, des humains, un climat et un sol réalisant un équilibre où il y a très rarement une espèce qui prend le dessus.* » Pourriez-vous partager quelques exemples de ces interactions à même de faire prendre conscience de cet équilibre naturel ?

GC: L'équilibre naturel se reconstitue en permanence : expression même des mécanismes de l'évolution. Les interactions entre les plantes et les animaux ont toujours existé. Les acacias d'Afrique produisent des toxines dans leurs feuillages afin d'éloi-

gner les impalas et dans le même temps elles envoient un gaz éthylène pour avertir les arbres alentour. Les mésanges ont appris à connaître la pyrale du buis, récemment arrivée de Chine et s'en nourrissent. L'insecte n'est plus envahissant. La chenille du *Tyria jacobae* (la goutte de sang, joli papillon) est jaune rayée fortement de noir, ce qui indique aux oiseaux qu'elle est poison, etc... Les exemples sont multiples mais mal connus dans leur ensemble et rarement utilisés pour nos cultures ou nos élevages.

COMME Naturel

SB: Parce que « le génie naturel » est l'expression que vous vous ingéniez à mettre en lumière pour rendre compte de l'intelligence du vivant... Quelles sont les raisons pour lesquelles vous ne voulez pas utiliser le mot « nature » ?

GC: Le mot nature est intéressant lorsqu'on parle d'un caractère en disant « cette personne est de nature robuste ou fragile etc.. ». Lorsque le mot nature est utilisé pour désigner l'ensemble du vivant non humain il joue un rôle pervers en éloignant l'humain de cet ensemble jusqu'à le séparer de lui. Cela date de l'époque où le mot a été créé par les Grecs anciens, afin de sous-

traire le vivant -non- humain à la superstition polythéiste de l'époque pour en faire une lecture objective et scientifique. C'est le début des sciences naturelles. On passe ainsi d'une situation d'immersion avec le vivant non-humain à une mise à distance. Cette distance s'accroît avec les performances technologiques destinées à l'étude de la prétendue nature et laisse entendre que l'humain n'en fait pas partie. L'écologie et le bon sens nous montrent que l'on ne peut séparer l'humain du reste du vivant . Il faut donc supprimer le mot nature... ou en faire un autre usage.

SB: Parce que votre manière d'être jardinier, à faire avec le vivant et non contre, exprime un dévouement à maintenir une manière de jardiner en phase avec une harmonie préexistante, un respect « des échelles naturelles », « une forme de sagesse cosmique », « une juste mesure ». Cette disparition du bien proportionné, d'un ordre de grandeur qui fait sens, est analysée comme une caractéristique inhérente du monde post-moderne, par le philosophe et mathématicien Olivier Rey dans son livre *Une question de taille*. Pourtant, cette question de l'échelle, du rapport proportionnel entre la quantité et la qualité, reste absente du débat contemporain. Dans le cadre de

vos commandes privées et publiques, comment vivez-vous l'esprit mathématicien au cœur du développement scientifique de notre monde postmoderne, qui a le goût du toujours plus grand, du tout mesurable et du tout géométrique ?

GC: Letoujours plus grand, tout mesurable et tout géométrique est une façon de tourner le dos à la réalité biologique, jamais mesurable, toujours inventive. Il s'agit d'une névrose classique, souvent partagée dans le monde des architectes (mais pas toujours) et renforcée par une illusion de la maîtrise. L'esprit mathématicien a son utilité dès lors que l'on utilise le pouvoir mathématique comme un outil et non comme une fin en soi.

COMME proportionner

SB: Parce la libellule est votre symbole pour le jardin... En quoi vous inspire-t-elle ?

GC: J'ai utilisé la libellule comme symbole du « jardin planétaire » pour parler de cette notion aux enfants. La larve de libellule vit dans l'eau. L'insecte parfait, la libellule avec ses ailes, provient de la dernière mue qui abandonne son squelette externe (l'exuvie) et devient un insecte volant. Si l'on fait un dessin du parcours de l'animal au cours de

sa vie, on trace une verticale partant du fond de l'eau pour aller vers les nuages. La libellule explore l'eau de l'eau et l'eau de l'air. Cet insecte traduit bien l'absolue nécessité pour tout être vivant d'utiliser l'eau. Sans eau il n'y a pas de vie. Le jardin planétaire est la planète considérée comme jardin. Tout le vivant nage dans cette grande lessiveuse appelée biosphère : une petite couche «aquatique » sur la peau de la Terre.

COMME libellule

COMME

*Accroissement
de la connaissance*

SB: Parce que prévaut, selon vous, un besoin généralisé de pédagogie, d'accroissement de la connaissance pour comprendre le vivant. Quels seraient les savoirs à transmettre en priorité ?
GC: En priorité apprendre à connaître les relations entre les plantes, les animaux et les micro-organismes. Mais cela ne peut se faire sans savoir mettre un nom sur les espèces observées. Ensuite apprendre comment faire pour utiliser la diversité dont nous avons besoin sans la détruire et sans intervenir de façon dangereuse sur le vivant que nous n'exploitons pas car il a forcément un rôle positif, même s'il est inconnu, sur le vivant exploité.

N COMME
éolibéralisme

SB: Parce que votre pratique de jardinier vous amène à être critique envers la notion de progrès tel qu'il se manifeste aujourd'hui dans le monde post-moderne caractérisé par « la modernité comme processus » où règne « l'efficace », pour reprendre les mots d'Olivier Rey. Quel est votre rapport au progrès, à la modernité ?
GC: Je vois le progrès comme un accès à la compréhension du monde dans lequel nous vivons, comme une croissance immatérielle et non comme une accumulation de biens. Le néolibéralisme sanctifie le progrès technologique au seul service des lois du marché. Il favorise toutes les actions qui vont dans ce sens y compris celles qui contribuent à la destruction des conditions de vie sur la planète.

SB: Parce que l'eau est un élément essentiel du vivant que vous mentionnez souvent pour sensibiliser votre public aux enjeux du monde vivant. Quelles prises de conscience vous paraissent primordiales dans notre rapport à l'eau ?
GC: Sans eau pas de vie. D'un point de vue biologique l'eau n'est pas seulement un élément liquide dans lequel on peut se baigner, c'est surtout le milieu de vie qui permet l'absorption des éléments dissous. Pour que cette absorption soit bénéfique il faut que l'eau soit qualitativement acceptable, c'est-à-dire non polluée. La première des mesures à prendre est de ne pas polluer. On peut envisager de dépolluer un milieu maltraité mais c'est un travail coûteux et peu efficace.

L COMME
au

T COMME
temps

SB: Parce que le rapport du jardinier au temps est clé. Que pensez-vous de la notion de temps telle qu'évoquée par l'expression « développement durable », très en vogue, et maintenant par l'« économie régénérative » ?
GC: Le jardinier ne se heurte pas au temps, il l'accompagne. Il vit avec les saisons. Avec le temps qui court et le temps qu'il fait. Il sait que rien n'est durable, tout se transforme, il avance avec le mécanisme de l'évolution. Le développement est un terme en accord avec le principe névrotique de croissance, il n'a rien à voir avec la réalité de terrain. La planète Terre est un espace fini. L'expression développement durable fait partie du greenwashing global. J'avoue n'avoir pas encore compris ce que signifie vraiment « l'économie régénérative ». Il s'agit sans doute encore de relancer la dynamique de la consommation mais je n'ai pas assez d'éléments pour me faire une opinion.

A COMME *ailleurs*

SB: Parce que le voyage est clé... Comment les voyages ont-ils façonné votre pratique et vision du jardin ?

GC: Voyager c'est savoir où l'on habite quand on revient. Les voyages permettent d'aborder la diversité des paysages, des cultures et des êtres vivants qu'il est possible de rencontrer : végétaux, animaux, humains.

Ces voyages font apparaître la fragilité ou la puissance des êtres vivants et leurs capacités à développer un opportunisme biologique qui leur permet de s'installer partout où le climat leur permet. Les voyages confirment le fait que les frontières n'existent pas. Seules existent les limites des biomes, espaces de vie sous un climat déterminé. Le brassage planétaire, caractéristique des compositions floristiques dans les jardins, n'est qu'un résumé de ce qu'il se passe à l'échelle planétaire sur toute l'étendue du territoire.



LES PESTICIDES SONT DES OUTILS DE DESTRUCTION COMME PEUVENT L'ÊTRE LES ARMES À FEU, LES BOMBES ATOMIQUES (ETC...) À TERME, ILS NOUS TUENT APRÈS AVOIR ÉLIMINÉ LEUR PRINCIPALE CIBLE, LES INSECTES.



I COMME *insectes*

SB: Parce que ces mal-aimés culturellement s'avèrent pourtant des maillons essentiels à la chaîne du vivant. Vous conseillez leur observation et le non-recours aux insecticides. Des pesticides ont failli vous tuer... En quoi sont-ils si importants ? Pourriez-vous partager quelques exemples ?

GC: Les pesticides sont des outils de destruction comme peuvent l'être les armes à feu, les bombes atomiques... À terme, ils nous tuent après avoir éliminé leur principale cible, les insectes. Les insectes sont liés intimement et profondément à tous les êtres de l'écosystème environnant. Ils interviennent en tant que nourriture dans les chaînes de prédation, ils peuvent aider le jardinier en intervenant sur les éléments dont on cherche à diminuer la présence. Ils jouent un rôle majoritaire dans le maintien de la biodiversité, qu'il s'agisse des oiseaux, des chauves-souris et de tous les animaux pour lesquels ils sont une nourriture. Les supprimer revient à supprimer l'ensemble du vivant auquel ils sont liés. Autant dire tout.

D COMME *enseignement*

D COMME *enseignement*

et sa complexité considérant qu'il s'agissait là de temps perdu.

SB: Parce que lorsque vous étiez futur ingénieur horticole, vous avez bénéficié d'enseignements clé, dont celui de la systémique qui n'est plus dispensée, mais aussi appris à « tuer » tout ce qu'on ne cultive pas... Comment enseigner, désapprendre, agir contre la dépossession de son rapport au vivant inhérent à l'époque postmoderne ?

GC: L'enseignement dans l'école d'ingénieur horticole de l'époque offrait un savoir de haut niveau concernant la botanique et l'entomologie. Cette base du savoir a été progressivement sapée par les procédés de gestion prétendue performante où, finalement, tout ce que l'on avait appris, disparaissait sous le coup des machines et de la chimie. On en est ainsi arrivé à ne plus enseigner le vivant

Aujourd'hui on se rend compte de l'erreur. On tente de réanimer l'approche du vivant avec des enseignants compétents. Malheureusement ces enseignants demeurent très rares et ne sont pas rémunérés à leur juste valeur. Il y a du travail à faire. Les étudiants sont les premiers demandeurs.

R COMME *regarder*

SB: Parce que vos jardins donnent la préséance à la question du vivant, et non à des règles esthétiques, comment apprendre à regarder le vivant ? Qu'y aurait-il à désapprendre à nos yeux habitués à l'esthétisme de la géométrie... ?

GC: La préséance du vivant n'exclut pas ce que j'appelle la « résolution esthétique ». Elle ne fait que la mettre en seconde position. Pour faire accepter le foisonnement riche en diversité d'une

prairie non traitée, on peut imaginer tondre une bordure servant de cadre afin de valoriser le fouillis central. C'est une intervention simple qui ne supprime qu'une très petite partie de la diversité herbacée capable de vivre en ces lieux. Ce cadre peut correspondre à la géométrie rigoureuse de la parcelle et apaiser les craintes de ceux qui ne se réfèrent qu'à la maîtrise de l'espace par un mode de gestion radical.